

L'INVERSION DE L'IDENTIFICATION ENTRE PARENTS ET ENFANTS

Pour situer le texte: Texte d'une conférence donné à Courtrai (Belgique) le 18/5/1990, dans le cadre d'un "symposium sociologique" organisé par l'association "Kind in de kijker" ("L'enfant sous la loupe"). Trop court pour développer vraiment les thèses qu'il propose, mais peut-être suffisant pour donner à penser, il cherche à explorer les conséquences, sur les processus identificatoires, de l'accélération des mutations sociales: qui fragilise la pérennité d'une identité d'adulte entre la sortie de l'enfance et la mort; met les adultes en position paradoxale par rapport à la génération suivante en requérant d'elle cela même qu'elle continue à attendre d'eux – les clés de leur commune culture d'appartenance – ; et enfin assigne les enfants à une place mythifiée qui les expose aux terreurs d'une séduction permanente.

Mots-clés: enfance emblématique, reproduction sociale, identification par décalque, identification par équivalence, circularité identificatoire, accélération des mutations sociales, adolescence, rituels initiatiques.

N.B. : Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur

Nous allons nous livrer ici à un exercice périlleux: tenter d'articuler trois types d'approche – sociologique, historique et psychanalytique. Périlleuse, car, si les deux premières ont une longue tradition d'étayage réciproque, elles entretiendraient plutôt avec la troisième une tradition de superbe ignorance, non moins réciproque. D'autre part, en si peu de temps, on ne peut faire mieux que de brosser à très gros traits, outrageusement stylisés, un paysage qu'une approche moins grossière montrerait infiniment varié, complexe, contradictoire. C'est toujours malmener l'histoire, – qu'au surplus je ne fréquente qu'en amateur, – que vouloir en extraire des leçons simples; et c'est encore plus malmener la psychanalyse, que je connais un petit peu mieux.

Je prends donc sciemment le risque de vous laisser croire à une évolution linéaire, "lisse", suivant un schéma simple et robuste, sachant pertinemment que les faits vus de près ne s'y laissent pas réduire. Je vous conjure donc de prendre ce qui va suivre comme une thèse pour faire penser, et non comme un exposé "scientifique". Jean LACROIX, qui fut jadis mon maître, disait souvent de certains livres qu'il louait fort: "C'est faux de bout en bout, mais c'est extrêmement suggestif".

Façon de suggérer que l'innocent n'est pas toujours celui qu'on croit!

Il y a une autre difficulté, qu'on rencontre dès que l'on prétend parler de l'enfant. C'est-à-dire très souvent, car l'on parle beaucoup de l'enfant, et généralement en toute innocence, pour ne pas dire en toute naïveté. A vrai dire, cette difficulté ne se rencontre pas qu'à propos de l'enfant. Elle est bien plus répandue encore, car elle surgit dès lors qu'on a affaire à un objet de discours qui tient une place importante dans le tissu de sens d'une culture, et par suite, dans le paysage imaginaire des individus qu'elle lie entre eux.

Cette difficulté est que la réalité concrète de cet objet, – en l'occurrence l'enfant, est largement occultée par la place symbolique et la fonction emblématique à laquelle il est assigné. Quand vous ou moi parlons de l'enfant, c'est certes en se référant à des nuées de petits faits, de première ou de seconde, ou de douzième main, qui ont été un jour observés par nous-mêmes ou par un autre ou par on ne sait qui, à propos d'enfants très réels. Mais il nous échappe tout-à-fait que le tri des faits observés, la formulation qu'en donne l'observateur, les phrases qui en généralisent la portée, bref tout ce qui fait passer du réel au discours, est organisé par des préoccupations dont la source est ailleurs.

Je sais qu'en soulignant cela, on prend à rebrousse-poil tous ceux, (c'est-à-dire tout le monde), qui sont persuadés n'avoir d'autre souci que le bien de ces chers petits êtres. Et pourtant, il faut le dire et le redire avec force: à travers les enfants de chair et d'os, c'est peut-être surtout de "l'enfant-symbole" que nous sommes préoccupés jusqu'à l'obsession. Il y a en chacun de nous un enfant mythique, auquel nous tenons féroce, parce qu'il tient une position stratégique dans la représentation du monde qui conditionne notre représentation de nous-mêmes. Il est dur d'admettre que les bons sentiments sont presque toujours foncièrement égoïstes. Non point bien sûr d'un égoïsme utilitaire en quête de profit, mais d'un égoïsme protégeant âprement ce qui nous est plus précieux que bien des plaisirs: notre identité.

Il fallait le souligner pour deux raisons: d'une part parce qu'on ne peut accéder à un début d'objectivité concernant l'enfance que dans la mesure où l'on a pu dissiper l'*aura* émotionnelle dont est entouré cet enfant mythique; d'autre part parce que nous retrouverons à la fin cet enfant mythique comme ingrédient important de notre thèse. Voyons donc celle-ci en son détail.

Premier point: l'enfance est l'espace majeur de la reproduction sociale, et celle-ci emprunte les voies de l'identification.

Les humains naissent et meurent; mais chacun n'est humain qu'en faisant sienne une culture qui lui préexiste et qui lui survivra dans la génération suivante. Entre le temps relativement restreint d'une vie humaine, bornée par les coupures nettes de la naissance et de la mort, et le temps continu d'une culture, – même les cataclysmes historiques les plus ravageurs conservent du passé beaucoup plus qu'on ne le croit habituellement – entre ces deux temps, donc, l'articulation s'effectue par des processus de reproduction sociale grâce auxquels toute culture se pérennise.

Cela va de soi: mais ce qui va un peu moins de soi est la complexité et la variété de ces processus. Le miracle incessamment renouvelé d'un petit d'homme qui s'inscrit dans la société où il est né ne

nous étonne guère. Ce qui nous surprend au contraire, et nous scandalise, voire nous remplit d'inquiétude et d'horreur, ce sont les cas où cette inscription fait défaut, ces ratés de la reproduction sociale que nous renvoyons à la pensée du pathologique. Nous devrions au contraire être en permanence stupéfiés de l'efficacité et, comme on dirait aujourd'hui, de la fiabilité de ces processus, tant ils sont délicats et subtils: seule peut-être est plus surprenante la stabilité dans la variété d'une chaîne d'ADN à travers des dizaines de générations.

En outre, l'anthropologie comme l'histoire fournissent un panorama prodigieusement diversifié des scénarios de la reproduction sociale. Il n'y a peut-être pas deux cultures qui, pour reprendre le beau terme du XVI^e siècle, "instituent" les enfants de la même façon. Bref, qu'elle soit génétique ou sociale, la reproduction est ce qui va, apparemment, le plus, et, en fait, le moins, de soi.

C'est aussi l'un des terrains potentiellement les plus féconds pour la mise en perspective réciproque des sciences sociales et de la psychologie. Nulle part en effet il n'est plus apparent que tout ce qui est humain doit, pour accéder à la stabilité d' un profil d' équilibre, être cohérent à la fois avec l'économie (au sens large) d'une société et avec l'économie psychique de ses membres.

S'agissant de reproduction sociale, le processus psychique sur lequel elle s'étaie est fort complexe et il n'est pas question d'en amorcer ici la théorie. Il nous suffira d'en retenir que le pivot en est l'identification.

Par identification, vous savez sans doute que la psychanalyse entend autre chose que la pure et simple imitation, quoique celle-ci en soit bien la forme la plus simple. S'identifier, c'est bien plus fondamentalement une tentative en quelque sorte magique pour mettre l'autre à l'intérieur de soi, sans le détruire pour autant, comme il advient lorsqu'on l'incorpore en une dévoration imaginaire. C'est en somme le manger en le conservant sous la forme de soi-même. Ceci à des fins variées, comme ne pas perdre un être aimé susceptible de partir ou de mourir; ou contrôler de l'intérieur un être menaçant; ou encore dérober, à celui à qui je l'ai au préalable prêté, l'art de se faire aimer, ou plutôt de se faire reconnaître digne d'amour. Et à vrai dire, le plus souvent, s'identifier, c'est tenter tout cela à la fois.

Ainsi, si je me moule dans une culture, ce n'est point en un mécanisme passif de remplissage ou de contagion. C'est dans le décours d'une histoire passionnelle aux enjeux de mort et d'amour, où je m'épuise, en une dépense d'énergie sans égale, à sonder ce qui organise l'être même de ceux sans qui je ne serais rien, et à en faire l'organisateur de mon propre être, pour tenter de devenir quelqu'un. Ou si vous préférez pour ne pas être personne. Lorsque je dis "ceux sans qui je ne serais rien", vous entendez bien sûr: "les parents". Et certes, sur cette scène, les protagonistes y sont bien marqués comme enfant, père, ou mère. Encore ceux qui sont désignés comme père et mère, dans une société donnée, et dont vous savez qu'ils ne sont pas toujours les géniteurs biologiques, n'y figurent-ils que comme premiers représentants, comme la première et, c'est vrai, la plus décisive apparition, dans mon espace, de deux figures fondatrices de "l'autre" que je ne cesserai de retrouver, sous d'infinies variantes, dans toutes mes rencontres ultérieures.

En d'autres termes, ma mère et mon père sont, en général, les premiers représentants (chronologiquement) de l'objet "mère" et de l'objet "père".

Téléchargé sur le site <http://henri.textes.free.fr/anh/>.
texte à des tiers.

Voir sur ce site les conditions de diffusion de ce

Deuxième point: toute culture est peu ou prou historique.

Il y a longtemps que l'anthropologie a renoncé au mythe de sociétés primitives immuables et en quelque sorte figées dans l'intemporalité. Mais, historiques, les sociétés industrielles le sont d'une façon originale. L'historicité n'y est plus cette mutabilité aléatoire qui est le fait de toutes les autres cultures connues, au hasard des confrontations pacifiques ou guerrières à d'autres peuples, des effets d'innovations techniques imprévues, des variations climatiques ou écologiques, etc. Historiques, nos sociétés le sont dans leur fondement même.

En ce sens, on peut qualifier notre culture de paradoxale. En effet, l'essence d'une culture est de garantir mythiquement l'immutabilité d'un ordre du monde. Certes, certaines ont passé un premier compromis avec la perception du changement en se représentant un temps cyclique, sur le modèle des saisons. Mais la nôtre, à partir du XVIII^e siècle, franchit un pas décisif avec une représentation du temps sur le modèle du progrès indéfini. En somme, nous avons constitué le changement permanent en ordre immuable du monde. Quand je dis "nous", c'est, bien entendu, façon de parler. Même en incluant dans le "nous" les six ou sept générations qui nous précèdent. Car évidemment "nous" sommes en l'espèce autant agis qu'acteurs. Il a bien fallu en effet organiser une représentation du monde compatible avec un système économique dont l'efficacité, inouïe dans l'histoire de l'humanité, repose sur la concurrence et condamne de ce fait à l'innovation inlassable. Innovation qui n'est pas que technique: nul besoin d'insister sur la profondeur des bouleversements sociaux de toute nature qui se sont bousculés sur ces deux malheureux petits siècles.

Représentation qui, sans disparaître, est devenue depuis la fin de la 2e guerre mondiale, un objet géme, unifiant comme les deux faces d'une médaille, le mythe du progrès et celui d'une course au désastre: mais qui demeure sous le signe du changement indéfini.

Plus encore: cette historicité des sociétés industrielles a impliqué jusqu'à nouvel ordre une accélération continue des mutations. Ainsi, désormais, à chaque génération, c'est un nouveau rythme de changement social, plus rapide, qui s'impose et qui fait lui-même nouveauté. Certes il est difficile d'extrapoler sur l'avenir. Il y a probablement des limites indépassables à l'accélération des mutations sociales, et peut-être en approchons-nous, mais bien malin qui pourrait en jurer. En tout état de cause, ce qui s'est déjà déroulé sous nos yeux est plus que suffisamment instructif.

Encore que cette proposition même soit peut-être victime de ce qui reste de la croyance au progrès, à savoir le préjugé que les changements sont linéaires et cumulatifs. Mais la seconde moitié du XX^e siècle a vu apparaître un modèle de changement en quelque sorte "brownien", chaotique, succession de modes vite obsolètes, et parfois anarchiquement récurrentes. Ce modèle la pourrait bien concilier le rythme endiablé des innovations, et une sorte de pérennité indéfinie.

Troisième point: la distorsion entre le rythme de la succession des générations et celui du changement social

Avec notre troisième point, nous arrivons au fond même du sujet. Et il s'ensuit immédiatement de la combinaison de ces deux prémisses.

Il y a en effet distorsion croissante entre la relative rigidité de la succession des générations, et l'accélération des mutations sociales. Je dis "relative rigidité", car les conditions objectives de la succession des générations ne sont pas sans être comme le reste affectées très radicalement par le bouleversement des rapports sociaux. Et bien entendu, les conditions des processus psychiques qu'on a évoqués à l'instant s'en sont trouvées elles aussi profondément remaniées. On peut citer à ce sujet les effets de trois phénomènes majeurs, tous trois d'ampleur inégale dans l'histoire, et d'ailleurs intimement liés entre eux:

- la révolution démographique, caractérisée surtout par la chute concomitante de la natalité et de la mortalité infantiles et par l'allongement de la durée de vie moyenne;
- les mutations de l'activité de production, phénomène multiforme dont on peut en particulier extraire et mettre en relief la professionnalisation, la généralisation du salariat, le raccourcissement aux deux extrémités par la scolarisation et la retraite, l'une et l'autre généralisées et constamment prolongées, et enfin l'extension continue du secteur tertiaire;
- et troisièmement l'urbanisation.

Trois modèles d'identification

Il faudrait tant de temps pour simplement faire la liste des incidences de ces trois phénomènes, isolément ou en combinaisons, sur la structure des rapports entre les générations, que je me suis résolu à faire l'impasse sur cet aspect des choses. Il me suffit pour mon propos d'aujourd'hui de souligner que cette redistribution, pour gigantesque qu'elle soit, butte sur une limite qui reste très rigide: à savoir que le rythme de la succession des générations ne peut varier que dans les étroites limites laissées par la biologie. Même si ni l'âge de la puberté, ni l'âge de la ménopause, ne sont tout-à-fait insensibles à des facteurs culturels, la différence d'âge moyenne entre parents et enfants varie dans des proportions qui restent modestes en valeur absolue, en tout cas dans des ordres-de grandeur sans comparaison possible avec l'accélération des mutations sociales dont nous parlions à l'instant. Bien plus, l'écart est rendu encore plus sensible par l'allongement de la vie humaine moyenne, qui tend à alourdir l'obligation pour chaque individu de gérer simultanément, sur des périodes plus longues, ses rapports avec ses enfants grandissants et ses parents vieillissants, et, pour son propre compte, à assumer des tranches d'histoire de plus en plus copieuses. Comme un spectateur contraint à suivre des pièces de théâtre dont les tableaux se succéderaient de plus en plus vite, et qui en plus dureraient de plus en plus longtemps.

Arrivés à ce point, nous voici au cœur de la difficulté; car ce qui fait avec de plus en plus de peine le grand écart, dans l'hiatus entre l'inertie de la succession biologique des générations et l'accélération des mutations sociales et culturelles, c'est précisément le processus d'identification.

Je voudrais essayer de vous montrer comment, à deux reprises dans l'histoire, cet écart s'est tendu à tel point qu'il devenait incompatible avec les marges d'élasticité tolérables pour un modèle de reproduction sociale donnée, et pour le modèle de lien identificatoire qui le sous-tendait. Comment dès lors, les sociétés industrielles, ont été marquées par deux crises profondes de la reproduction sociale qui ont été un élément, parmi beaucoup d'autres, mais non négligeable, de crises de civilisation globales, dont la seconde se joue en nous, sous nos yeux et dans nos chairs, après avoir culminé dans les soubresauts agus des années 70.

Il me faut préalablement m'étendre un peu sur ce que je viens d'appeler "modèles de lien identificatoire". On peut en effet en esquisser trois, qui ont été successivement au cœur des processus de reproduction sociale dans l'histoire récente de notre culture.

Obligé justement à inventer chaque fois un processus identificatoire plus complexe, pour ne pas dire plus acrobatique.

Plus de vingt ans ont passé, et si cette crise est toujours à l'œuvre, ses signes visibles se sont encore complexifiés.

L'identification par décalque

Quant au premier de ces trois modèles, à vrai dire, on ne peut s'avancer qu'avec précaution, car je le postule plus que je ne l'affirme. Le mode de reproduction sociale auquel il est lié a presque définitivement disparu, sauf en quelques zones isolées de l'espace social contemporain, et il est un peu aventureux d'en déduire des processus psychiques auxquels nous n'avons accès que de façon très médiante. Ce qui est assuré, c'est que dans une civilisation de type féodal-agricole, comme dans la plupart des civilisations agraires, le rythme des changements sociaux est suffisamment lent pour ne pas affecter sensiblement, si j'ose dire, l'identité entre les identités sociales de deux générations successives. Les fils et les filles reprenaient pour l'essentiel les mêmes activités de production que leurs parents, dans un cadre concret identique, avec les mêmes outils et les mêmes savoir-faire; ils se transmettaient sensiblement les mêmes croyances, rythmaient l'année des mêmes fêtes, se soumettaient aux mêmes interdits. Certes, sur plusieurs générations, les historiens peuvent relever de considérables changements; de même que la petite aiguille d'une montre n'arrête pas de bouger tout en semblant immobile à l'échelle d'une perception ponctuelle. Les hommes changeaient, mais pas assez pour intégrer le changement dans leur représentation du monde et d'eux-mêmes.

On peut présumer qu'à ce mode de reproduction sociale a correspondu ce que j'appellerai une *identification par décalque*, les enfants trouvant dans la permanence du cadre social la possibilité d'être copie quasi-conforme du parent de même sexe.

Est-ce à dire que l'identification et l'imitation auraient en ce contexte été assez difficiles à différencier? Ce n'est certes pas aussi simple; on peut se demander par exemple quel fut l'effet, chez les nobles et les artisans, de la coutume qui envoyait les pages et les apprentis, très jeunes encore selon nos normes – vers 7 ans – dans d'autres familles que celles qui leur avaient donné naissance. Il faut également souligner que l'accès à la position plénière d'adulte se faisait selon des étapes dont seule la ou les toutes premières étaient déterminées par l'âge, tandis que les suivantes pouvaient survenir à un âge variable et parfois très avancé, – en lien avec le décès du père et de la mère par exemple, – voire ne jamais être franchies, – par exemple celles qui demeuraient réservées à l'aîné en tant qu'unique héritier.

Si donc on peut supposer que l'ensemble des traits de caractère d'un individu pouvait fort bien se différencier de ceux des parents, l'inscription de ces identités individuelles s'opérait dans la trame d'un repérage symbolique intégralement transmis par la communauté, dont les parents n'étaient que représentants parmi d'autres, comme des phrases qui peuvent bien véhiculer différents contenus signifiants, mais dans la même langue.

L'identification par équivalence

Jusqu'à quand cela a-t-il duré? La limite a beaucoup dépendu des classes sociales. Pour la bourgeoisie urbaine, elle a dû se localiser aux alentours de la renaissance; dans les campagnes, il a peut-être fallu attendre le XVIII^e et surtout le XIX^e siècle. Les différentes régions de l'espace social, entre le XIII^e et le XIX^e siècle, n'ont pas été identiquement concernées par la mutation de l'historicité.

Téléchargé sur le site <http://henri.textes.free.fr/anh/>.
texte à des tiers.

Voir sur ce site les conditions de diffusion de ce

Plus généralement, la stabilité de la culture n'affecte en rien le brassage identificatoire lié à la pluralité des représentants de la position maternelle ou paternelle. Le cas extrême est celui de ces cultures ou tous les adultes d'une génération sont indifféremment appelés "père" ou "mère".

Cette proposition est très discutable: il y eut de profonds changements historiques dans la paysannerie. Les mutations techniques décisives de l'agriculture durant le moyen-âge, puis les transformations profondes du statut social, et notamment de la propriété de la terre, ont dû avoir des conséquences profondes sur le lien intergénérationnel. Mais cela n'affecte pas l'idée générale de décalages considérables de la transition entre les deux modèles selon l'inscription sociale.

On voit bien en fait ici que les tentatives de datation de cette transition sont vaines dans le détail. Il vaut mieux procéder par grands sauts entre des périodes où l'un des modèles est sans contexte dominant. Par exemple on pourrait proposer pour l'un des modèles la fin du haut-Moyen-âge, et pour le second le XIX^e siècle.

L' 'accélération des changements sociaux a été, on l'a vu, coextensive à une mutation de la société occidentale, s'organisant désormais autour du changement systématisé, ce qui s'est traduit idéologiquement par l'apparition du mythe du progrès, continu et indéfini. Mais en fait, cette continuité du changement a d'abord trouvé, avec le processus d'identification, un compromis assez stable pour durer, approximativement, près de deux siècles. À l'échelle de chaque vie humaine, les transformations sociales étaient d'abord, en effet, assez lentes pour permettre à chaque individu de structurer une identité d'adulte qu'il pouvait *grosso modo* maintenir jusqu'à sa vieillesse, moyennant des réaménagements limités de la représentation de soi. L'imagerie caricaturale d'une vie qui commence par une jeunesse avide de modernité en opposition violente avec la génération parentale, et se terminant par un conservatisme nostalgique, ne donne pas une si mauvaise idée de ce compromis. En commençant comme un dangereux révolutionnaire et en finissant comme un vieil imbécile, il est possible de s'organiser autour du sentiment de rester soi-même.

Ainsi, dans ce second modèle, la représentation de l'état adulte comme état stable peut-elle être conservée, moyennant une redistribution, il est vrai colossale, dans la reproduction sociale, qui a fini par se traduire par l'apparition, puis le développement spectaculaire d'une forme nouvelle d'existence: l'adolescence. Ici encore je suis obligé de condenser en quelques phrases des évolutions qu'il faudrait des heures pour théoriser correctement.

Certes, d'autres cultures codent une période intermédiaire entre les rituels d'initiation de la puberté et les rituels du mariage. Mais ces périodes juvéniles, qui font partie intégrante de l'état adulte, n'ont qu'un rapport fort lointain avec ce qui se structure dans les sociétés industrielles sous le nom d'adolescence. Car, celle-ci, même lorsqu'elle devient un état prolongé, a bien le statut qu'on lui prête très banalement: le statut d'une crise, Et très précisément d'une crise d'identité.

Tout se passe comme si la nouvelle donne socio-historique contraignait à scinder en deux phases très distinctes le processus identificatoire. La première phase, celle qui débouche sur la période de latence, opère sur le mode d'identification par décalque que j'évoquais à l'instant pour la période précédente, le parallélisme se poursuivant avec les variations de surface qu'induit la fréquentation par l'enfant d'autres milieux que son milieu familial – école et espaces de loisirs notamment. Mais la crise d'adolescence se traduit par une évacuation, provisoire, mais forcenée, de ces identifications parentales. Toutes les manifestations, spectaculaires ou discrètes, de l'adolescence, peuvent même se comprendre à partir de ce vide d'identité que l'adolescent s'épuise à maintenir pour protéger la fiction qu'il n'est pas de la même histoire et, symboliquement, pas du même sang que ses parents.

En termes socio-historiques, il y a concomitance entre cette apparition de l'adolescence, et l'estompement ou la perte des rituels d'initiation, L'un et l'autre remplissent en effet la même fonction en termes d'économie psychique, à savoir permettre l'élaboration de cette contradiction insoluble qu'est l'accès à l'état adulte dans le fil même du travail des interdits œdipiens. Dans quelque société qu'on vive, on ne peut s'inscrire dans la culture qu'en ayant introjecté la prohibition de l'inceste et celle de

l'accès à la place symbolique des parents, alors que le résultat même de cette inscription est précisément d'autoriser à prendre la place des parents.

On peut dire grossièrement que les rituels initiatiques opèrent comme légitimation symbolique de cette occupation de la place préalablement interdite, moyennant rappel des limites codifiées qui permettent de la légitimer, (notamment mais pas seulement, les règles très strictes sur le choix des partenaires sexuels). Or l'adolescence, qui a d'abord coexisté avec des rituels initiatiques la bornant aux deux extrémités – la première communion et le service militaire, notamment, – a tendu à se substituer purement et simplement à eux.

Et c'est là qu'apparaît son originalité; car, à la faveur de cette crise, s'opère souterrainement une réélaboration des identifications enfantines, qui débouche sur le deuxième des modèles d'identification que j'annonçais, et que nous appellerons *identification par équivalence*. Ce n'est plus seulement le profil caractériel qui se différencie peu ou prou de celui des objets d'identification; c'est bien la langue elle-même qui est remaniée, je veux dire le système cohérent de repérage du monde. Ainsi se marque l'inadéquation devenue intolérable entre les repères symboliques des parents et la société dans laquelle s'inscrit le sujet. Mais à travers le plus ou moins long travail de l'adolescence, celui-ci a pu inventer un mode d'inscription dans cette langue remaniée qui lui permet de conserver l'essentiel – à savoir cet équilibre dynamique entre les pulsions, les mécanismes de défense et les investissements qui caractérisait son père ou sa mère, (et les deux dans leur relation), aussi sûrement que leurs empreintes digitales. Cet équilibre autour duquel chacun de nous s'est fait parce que nous y avons lu la clé de la passion qui les liait et qui nous a fait naître.

L'identification aux parents est ici aussi constituante que dans le modèle précédent. Mais elle est masquée parce que codée. On sait assez comment chacun se promet à quinze ans de ne jamais ressembler à sa mère ou à son père sur tel ou tel point décisif, et se surprend, à trente ans, à s'être débrouillé pour lui ressembler quand même, par un biais si rusé que, demeurant inconscient, il dédouane du soupçon meurtrier d'avoir tué ses parents en prenant leur place. En étant si subtilement à la fois comme eux, et différent d'eux, je n'ai plus un besoin aussi impérieux de légitimation ritualisée.

Ce qui ne doit pas dissimuler que ce mode de légitimation symbolique est incomparablement plus coûteux que les rituels initiatiques. Aussi s'est-il constitué, par la force des choses, à partir de la quasi-impossibilité de mettre en œuvre une identification par décalque, dans une société qui a trop changé depuis l'adolescence de nos propres parents.

Le remaniement identificatoire permanent et l'identification circulaire

Or voilà. que ce modèle lui même est, sous nos yeux, profondément remis en cause par l'accélération des mutations sociales. Ce qui est déterminant en l'occurrence est que cette accélération en arrive à ne plus permettre le maintien d'une identité stable tout au long d'une même vie d'adulte. A l'identification par équivalence tend donc à se substituer un remaniement permanent des identités. C'est la stabilité, voire l'unité même, de l'état adulte, qui sont ici en cause, à travers des crises

identitaires successives, structurées autour d'un sentiment de vide d'identité, qui lui-même s'articule à la circularité des requêtes identificatoires: les clés du savoir sur le monde étant déplacées d'un passé mythique vers un avenir mythique, le jeune et l'adulte se désignent mutuellement comme dépositaires de l'identité désirable.

Curieusement, –je le découvre en relisant –, l'exposé passait en une phrase sur la thèse qui en détermine le titre et en est l'une des articulations essentielles. Il aurait fallu longuement décrire, d'une part cette requête, que la génération des parents adresse à celle des adolescents et jeunes adultes, de lui donner les clés des monde qu'elle ne comprend plus; et d'autre part la succession des crises qui, comme autant de répliques de l'adolescence, ponctuent désormais une vie d'adulte, notamment la crise de milieu de vie et la crise d'entrée dans la sénescence.

Il me reste maintenant, à m'expliquer sur mon titre, et à m'expliquer sur la pertinence d'un tel propos dans le cadre de cette journée, dont le thème est l'enfance. On pourrait croire en effet, à en rester aux propos que je viens de tenir, que c'est à partir de l'adolescence que se font sentir les effets de cette "inversion des identifications, et que l'enfance *stricto sensu*, en est indemne.

Or elle en subit bien les effets, et en profondeur. Et c'est ici que je vous demanderais de vous souvenir de ce que je disais en débutant à propos de l'enfance emblématique. L'enfance, c'est à la fois un âge de la vie et un rapport de parenté, On n'est enfant qu'un temps, tandis que l'on est pour l'éternité enfant de ce père là et de cette mère là. Mais, à distinguer rationnellement ces deux sens, on perd ce qui fait leur unité inconsciente, qui les relie en même objet, et cet objet, c'est l'enfant imaginaire que, chacun pour soi, et tous ensemble dans la circulation culturelle, nous reconstruisons à partir de notre propre enfance. Non pas tant à partir des souvenirs plus ou moins rebricolés au fil des temps que nous en avons, mais à partir de la place que, une fois mis en demeure d'occuper le rang de supposés adultes, nous tentons d'assigner à notre enfance dans notre histoire.

Or en cet enfant imaginaire reconstitué convergent indissociablement toutes les émotions et tous les fantasmes liés au fait d'avoir été petits, et d'avoir été fils ou fille d'un tel et d'une telle; d'avoir été "le petit" ou "la petite" de ces deux là.

Il en résulte que les imageries de l'enfance comme âge de la vie sont infiltrées à en regorger d'effets de sens qui ont trait à l'enfance comme lien entre les générations.

Peut-être n'est ce pas dans les rapports réels entre parents et enfants que cela est le plus sensible: encore qu'on en entende l'écho dans une certaine attention extrême à la "demande" de l'enfant. Non que cette attention ne soit fort louable, quoique pas forcément simple à gérer pour l'enfant lui-même quand il est tout occupé, lui, à discerner ce que les adultes attendent de lui. Mais les ressorts des meilleurs mouvements ne sont pas toujours limpides, et l'on peut se demander s'il n'y a pas là-derrrière un terrible sentiment d'illégitimité dans la place de modèle proposé à l'enfant. "De quel droit lui imposerais-je ce que je suis?" D'aucun droit en effet dès lors qu'on a posé la question. Mais ce qui révèle la fissure, c'est le fait même de poser la question. La seule légitimité des parents est l'héritage inconscient de leurs propres parents. Si cet héritage leur est devenu douteux, c'est autour de ce doute, de ce soupçon insistant d'imposture, perçu par l'enfant jusque dans l'effort pour le maquiller, que se constituera le rapport identificatoire.

Et puis de toute façon, lorsqu'on discourt savamment de l'enfance, comme aujourd'hui même, les enfants ne sont pas là. Alors s'estompe leur réalité concrète, résistante, souvent irritante et

scandaleuse, celle de ce que Bernanos nommait "la monstrueuse enfance reniée, indomptable avec son cœur de taureau". Dès qu'elle s'absente cinq minutes, nous nous retrouvons face à face avec l'autre enfance, l'enfance-miroir où nous tentons de discerner les traits de notre propre destin.

Mais ce n'est pas tout: une circonstance essentielle vient faire rejaillir sur l'enfance réelle cette alchimie de l'enfance emblématique. C'est le déplacement du lieu de la reproduction sociale. Le premier de nos trois modèles avait pour espace privilégié la famille élargie en osmose étroite avec la communauté villageoise. Le second s'est développé dans la dialectique conflictuelle de deux pôles solidaires: la famille nucléaire et l'école. La troisième pourrait bien avoir pour cadre les moyens de communication de masse, et en tout premier lieu la télévision, dans le bain de laquelle adultes et enfants se retrouvent sur le même plan, dans le même rapport. Certes, c'est bien toujours aux parents que s'adresse la requête identificatoire, c'est bien toujours dans le tragique de la scène œdipienne qu'elle s'élabore. Mais c'est de moins en moins à travers les parents que circulent des modèles culturels (soumis d'ailleurs à une très rapide obsolescence), puisqu'ils sont diffusés simultanément à toutes les générations. Entre l'enfance et la culture de la société globale se dissout ce filtre qu'a constitué le couple famille-école dans la deuxième phase.

Or dans les média s'orchestre dès la petite enfance un appel direct à être conforme à l'enfant mythique des adultes, celui-là même qu'on vient de voir surchargé des effets de la circularité identificatoire. Et ces effets sont éminemment contradictoires. Car il s'y mêle deux figures diamétralement opposées, dont la seconde a pour fonction de nier la première. D'un côté, l'appel séducteur au petit adulte à qui il est en permanence suggéré qu'il est peut-être la personne la plus importante du monde. Et de l'autre la figure nostalgique d'une enfance innocente et victime. J'allais dire: et *par conséquent* victime. Innocente parce qu'il est essentiel d'exorciser la culpabilité collective de la séduction adressée à l'enfant. Et victime parce que pour chasser dans le désert cette écrasante culpabilité, il faut bien en charger un bouc. Malheur alors à celui sur qui pèse le moindre soupçon d'abuser de l'enfance: une accablante et suspecte unanimité lui fera payer, pour nous tous, le crime abominable qui se commet à chaque instant, à travers nous tous, et sans que nous y puissions rien: celui de voler son enfance à l'enfance.